

GUNNAR STAALESEN

PIÈGE À LOUP



Gaïa
polar

VARG VEUM

GUNNAR STAALESEN

PIÈGE À LOUP

Traduit du norvégien par Alex Fouillet

Tôt un matin, Varg Veum est arrêté par la police et placé en détention.

Le motif ?

Des traces dans son ordinateur font de lui le membre d'un vaste réseau international de pédopornographie.

Comment est-ce possible ? Qui a trafiqué son matériel, et pourquoi ?

De sa cellule, le privé norvégien prend conscience de la spirale d'auto-destruction dans laquelle il a sombré depuis trois ans, après la mort de son amie.

Dans un ultime sursaut, Varg, plus loup solitaire que jamais, doit faire face à trois défis : 1/ convaincre son entourage de son innocence, 2/ sortir de prison, 3/ trouver qui essaie de le broyer.

La mission la plus personnelle et la plus difficile de sa carrière : lui-même.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat et ne s'est jamais démenti depuis. La série s'est déjà vendue à plus de deux millions d'exemplaires en Norvège.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dort cent ans (Gaïa polar, 2002)
La femme dans le frigo (Gaïa polar, 2003)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)
Face à face (Gaïa polar, 2013)
L'enfant qui criait au loup (Gaïa polar, 2014)
Cœurs glacés (Gaïa polar, 2015)
Le vent l'emportera (Gaïa polar, 2017)
Où les roses ne meurent jamais (Gaïa polar, 2018)

dans une autre collection

Le roman de Bergen
1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs
Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles
en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Piège à loup

traduit du norvégien par Alex Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Ingen er så trygg i fare

Illustration de couverture :
© iStock/stevanovicigor

© Gyldendal Norsk Forlag AS, 2014. Tous droits réservés.
© Gaïa Éditions, 2019, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-941-9

Ils arrivèrent tôt, pour me choper au saut du lit. Il était à peine 7 heures quand je fus tiré de mon sommeil par une série de coups de sonnette aussi longue qu'énergique. Je gagnai tant bien que mal la fenêtre, ouvris et regardai au-dehors.

La voiture de patrouille était garée face au bâtiment. L'inspecteur principal Bjarne Solheim attendait devant ma porte, flanqué de son collègue Arne Melvær.

« Veum ? lança le premier. On peut entrer ? »

– J'ai le choix ? »

Il secoua légèrement la tête, sans me quitter des yeux, sans sourire.

Je refermai la fenêtre, passai en hâte un peignoir, enfilai des chaussures et descendis le petit escalier. À peine avais-je ouvert la porte qu'ils s'engouffrèrent à l'intérieur. Tous deux me surveillaient, sur le qui-vive.

Solheim plongea la main dans sa poche intérieure et en tira un document plié en quatre.

« Nous avons un mandat d'arrêt à ton nom, Veum, commença-t-il sur un ton presque solennel. Et un mandat de perquisition. Tu as un PC ici ? »

– Euh, oui ? bredouillai-je. Un portable. Mais...

– Nous le confisquons. Nous montons avec toi le temps que tu t'habilles, et tu nous suis au poste. »

Je ne savais pas encore très bien si j'étais réveillé, ou s'il s'agissait d'un cauchemar.

« Dis-moi... Tu es sérieux ? Et pour quel motif m'arrêtez-vous ? »

– On verra ça là-bas. Hamre nous attend. »

Quelques minutes plus tard, nous roulions vers Allehelgens gate. Melvær avait mon PC sur les genoux, il faisait la même tête que si on l'avait gratifié de la responsabilité de surveiller les diamants de la couronne. Deux ou trois petites heures plus tôt, j'avais été aussi satisfait de l'existence que je pouvais me permettre de l'être. Je me retrouvais maintenant à l'arrière d'un véhicule de police, avec la sensation physique qu'aurait éprouvée

un gamin pas sage convoqué chez le dirlo sans du tout savoir pourquoi.

Dehors, Bergen s'éveillait à une journée grise et maussade de septembre. De mon côté, je me rendais compte que la mienne allait être très différente de ce que j'avais prévu. J'enviais déjà ceux que je voyais descendre des bus jaunes pour se rendre à leur bureau ou n'importe où en ville, partout ailleurs que dans les locaux de la police.

Le chef du service, Jakob E. Hamre, avait plus ou moins mon âge. Autrement dit, il approchait à grands pas de la retraite. Ça n'avait pourtant pas l'air de beaucoup l'égayer, et depuis son siège derrière le bureau, il m'observait avec une tristesse qu'on n'aurait même pas imaginée chez un préposé au contrôle des passeports aux portes de la Jérusalem céleste. Ses cheveux avaient encore grisonné depuis notre dernière entrevue, ils étaient presque blancs par endroits. Ils étaient aussi plus fins, à moins qu'il ne vienne simplement de les laver.

Son regard se plissa nettement au moment où je pris place en face de lui.

« Jamais je n'aurais imaginé vivre ça un jour, Veum.

– On a été dans cette situation un nombre incalculable de fois, Hamre.

– Pas de cette façon. »

Il baissa le regard et feuilleta quelques papiers devant lui.

Je me démanchai le cou pour tenter de voir de quoi il s'agissait. D'où j'étais, on aurait dit des pages imprimées à partir d'un logiciel, mais ça n'avait jamais été ma partie. Je m'estimais heureux tant que mon PC fonctionnait, que je pouvais surfer sur le Net, envoyer et recevoir des mails.

« J'ai ici un document imprimé, commença-t-il de façon assez superflue. Les échanges depuis le PC de ton bureau, sur les six derniers mois. Si on veut, on peut aller encore plus loin en arrière. Le PC portable qu'on a confisqué pendant l'arrestation va maintenant être examiné par nos experts, pour comparaison et saisie éventuelle de contenu similaire. »

Je sentis ma mâchoire inférieure se rapprocher du sol.

« Attends... Vous avez le droit de faire ça ? »

Il hocha la tête.

« Décision de justice.

– Et qu'est-ce que tu entends par contenu similaire ?

– Je crois que tu n'auras aucun mal à l'imaginer, répliqua-t-il en plantant son regard dans le mien.

– Si, en fait, si. Je ne me sers de mon PC que pour les mails, les services bancaires en ligne, commander un billet de temps en temps, chercher des informations sur les affaires auxquelles je travaille. »

Ses yeux brillèrent.

« Et tu as travaillé sur des affaires impliquant ce qu'on peut appeler des recherches sur des contenus douteux, dernièrement ? »

– Des contenus douteux ? » J'avais assez de jugeote pour voir où il voulait en venir, sans toutefois comprendre comment ou pourquoi. « Tu pourrais passer à un style plus direct, tu crois ? »

Il poussa un gros soupir, écarta un peu les papiers et se pencha imperceptiblement vers moi avant de me lancer un coup d'œil noir.

« De la pédopornographie, Veum, lâcha-t-il avec une vilaine grimace. Du genre le plus immonde qui soit. »

Je sentis tout mon corps se raidir, comme quand les muscles se tendent dans l'attente d'un danger imminent. J'avais toujours l'impression d'être prisonnier d'un cauchemar, d'une existence parallèle où rien n'était normal, ou comme si j'avais le plus grand mal à me reconnaître en me voyant dans un miroir ensorcelé.

Je levai la main droite, comme pour tout rejeter en bloc.

« Je ne vois vraiment pas de quoi il s'agit, Hamre. Ce n'est pas possible. Et même si c'était le cas...

– Oui ? me relança-t-il.

– C'est que quelqu'un a eu accès à mon ordinateur et a déposé tout ça exprès.

– *Quod erat demonstrandum*, Veum. C'est du latin, et s'il faut le préciser, ça veut dire : ce qu'il fallait démontrer.

– Oui, je vous aiderai de mon mieux, n'en doutez pas une seule seconde ! » Voyant qu'il ne répondait pas, je poursuivis : « Tu ne crois quand même pas que j'aie quoi que ce soit à voir dans... Que ce soit une chose que je... Que j'aie pu... Je ne trouve tout simplement plus mes mots.

– Et ça montre peut-être dans quels jolis draps tu es.

– Hé, écoute ! Je n'y connais rien en informatique, hormis le strict minimum, comme je te l'ai dit. Mais vous avez quand même des experts qui pourront voir tout ça et... découvrir ce qui s'est passé ?

– Si quelqu’un a hacké ton ordinateur, comme on dit, on devrait s’en rendre compte, oui. Le problème, c’est que tu n’es pas le seul concerné, Veum. Ce n’est pas un hasard si on frappe précisément aujourd’hui. Cet après-midi, tu entendras ça aux infos sur toutes les radios, ils en parleront à la télé ce soir, et ça va faire les choux gras des quotidiens pendant des jours et des jours.

– *Qu’est-ce* qui va faire les choux gras des quotidiens ?

– La police du Hordaland coopère avec les polices de plusieurs autres régions de Norvège, dans d’autres pays d’Europe et aux États-Unis ; très tôt ce matin, un réseau international de pédopornographie a été démantelé. Des arrestations ont encore lieu dans tout un tas de pays. En plus de toi, trois hommes sous notre ressort sont interrogés dans nos locaux, ou, pour l’un d’entre eux, dans ceux d’un *lensmann** de la région. Ton adresse IP est apparue sur ce réseau, en trafic entrant et sortant.

– Pardon ?

– Ça veut dire que tu as reçu et envoyé... des éléments graphiques, qui ont ensuite été partagés sur ce vaste réseau.

– Mais... Mais... » Mon visage s’était figé, et mes muscles se contractaient maintenant dans tout mon corps, de la base du crâne à la plante des pieds. « C’est complètement aberrant ! Bon sang, Hamre. Tu me connais depuis... combien d’années, déjà ? »

Il haussa les épaules.

« Trop, si tu veux mon avis.

– Tu ne crois quand même pas... Tu ne crois pas que c’est une chose à laquelle j’ai contribué, avec mon passé... dans la Protection de l’enfance, et jusqu’à maintenant ?

– Ça ne me fait pas plaisir de le croire, Veum, mais... » Il fit un nouveau geste de la main vers la pile de papiers devant lui. « Les preuves ne manquent pas. Et il faut qu’on enquête. En attendant, nous allons faire en sorte que tu sois placé en détention préventive, avec privation du droit de visite et de correspondance. »

Je sentis soudain une sourde panique dans mon corps, et j’eus envie d’ouvrir l’un des tiroirs de son bureau, sans plus de cérémonie, pour voir s’il n’avait pas une petite bouteille d’aquavit à mon attention.

* Officier d’administration chargé du maintien de l’ordre et de la collecte des impôts dans les communes rurales. (*Les notes sont du traducteur.*)

« Alors je comprends que tu n'as pas d'aveux à nous faire ?

– Des aveux ! Mais je n'ai rien à avouer, merde ! C'est du délire, n'importe qui doué de quelques neurones en état de marche est capable de s'en rendre compte.

– Eh bien, pas moi, en tout cas, répondit-il sèchement. L'audience de mise en détention aura lieu en fin de journée.

– J'ai peut-être droit à un avocat ? demandai-je d'une voix où perçait l'excitation.

– Oui, approuva-t-il. Tu penses à quelqu'un en particulier ?

– Vidar Waagenes. Il me connaît bien, lui aussi.

– On va l'appeler. En attendant, on va te mettre dans l'une des cellules au sous-sol. Profite de ce temps-là pour bien réfléchir. Si, malgré tout, ça ne vaut pas le coup de jouer cartes sur table.

– Je n'ai pas de cartes à montrer, Hamre. Pas sur cette donne. Je peux passer un coup de fil pour dire à mes proches où je suis ?

– Seulement en ma présence. Après, il faudra nous le donner.

– Vous allez l'éplucher aussi ?

– À ton avis ?

– C'est un vieux modèle. Sans appareil photo.

– Bon, bon... Tu le passes, ce coup de fil ? »

Je composai le numéro de Sølvi. Il y eut cinq sonneries, puis j'entendis l'annonce de sa boîte vocale : *Vous êtes chez Sølvi Hegge. Je ne suis pas en mesure de répondre pour le moment, mais je vous rappellerai dès que je serai disponible, ou vous pouvez laisser un message après le signal sonore.*

Audit signal, je ne fis que regarder l'appareil. Je ne savais pas du tout quoi dire. Je mis donc un terme à l'appel et levai les yeux vers Hamre.

« Elle ne répond pas.

– Ce n'est peut-être pas plus mal, Veum. »

Les cheveux en bataille de Bjarne Solheim, qui se dressaient souvent tout droit sur son crâne, m'avaient toujours fait penser à Stan Laurel, le plus petit du duo comique Laurel et Hardy, d'après moi les plus amusants qui aient jamais existé. Mais il n'incitait pas à se tordre de rire tandis qu'il m'accompagnait dans l'ascenseur, vers les cellules de détention provisoire au sous-sol du bâtiment. Nous n'échangeâmes pas un mot, et il fixa tristement la porte de la cabine devant lui jusqu'à ce que nous arrivions.

On me confisqua ma ceinture et mes lacets, mais je pus conserver mon bloc-notes et mon stylo, après que le responsable des geôles eut longtemps hésité au sujet de ce dernier.

« C'est déjà arrivé que quelqu'un se suicide avec un stylo-bille ? » demandai-je.

Le responsable me lança un coup d'œil agacé.

« Épargne-moi tes pitreries. On peut piquer avec, non ? »

Oui, les yeux, me dis-je, mais je me gardai de l'énoncer à haute voix.

La porte se referma derrière moi, à clé, et je me retrouvai seul dans une chambre d'hôtel que je n'avais jamais demandée, mais qu'on avait malgré tout réservée à mon intention.

Les cellules de détention provisoire de Bergen se trouvent au sous-sol de l'hôtel de police, terminé en 1965. Les lieux ne semblaient pas avoir fait l'objet de modernisations notables depuis lors. Ce n'étaient pas des cellules d'isolement, mais le mobilier chiche y faisait penser : une paillasse, une table fixée au mur, des toilettes dans un coin et un évier en métal à côté. Pas de fenêtre, juste un regard dans la porte sur le couloir, qui me permettait d'entendre les vagues protestations de ce qui me parut être un client habituel de l'établissement, sans que je parvienne toutefois à saisir ce qu'il tentait de nous faire savoir.

Le choc et la stupéfaction que je ressentais dans tout mon corps depuis l'instant où Hamre m'avait présenté la grave accusation dont je faisais l'objet cédaient maintenant la place à une chose encore plus désagréable : une montée de panique qui faisait battre mon cœur dans ma poitrine et perler la sueur entre

mes omoplates et sur mon front. J'avais du mal à reprendre mon souffle, comme si tout mon appareil respiratoire ne fonctionnait plus correctement. Quelques spasmes me traversèrent, et je dus m'appuyer au mur pour ne pas basculer ; c'est en tout cas la sensation que j'éprouvais.

Je me laissai tomber sur la paillasse et plaquai mon dos contre la paroi, puis ma tête, et me concentrai pour respirer à fond, en rythme, avec le ventre : inspirer lentement, maîtriser l'expiration, puis de nouveau...

La crise d'angoisse relâcha progressivement son étreinte, mais je la sentais toujours en moi, comme un vide dans l'abdomen et un poids sur la poitrine ; j'avais l'impression d'avoir un licou autour des poumons.

Je regardai autour de moi. Des murs nus et gris pâle. Pas d'image. Seuls quelques grossièretés gravées dans la paroi et deux ou trois dessins dérisoires d'organes sexuels surdimensionnés, figés, face à face, en quelque sorte. Ce n'était pas le genre d'endroit où les gens s'attardaient. On venait assez rapidement vous chercher pour vous relâcher ou vous transférer à la section « Luxe » de la prison d'Åsane, ou encore plus loin si ladite section était surbookée.

Je n'avais rien à lire. Seulement mon bloc contenant des notes peu passionnantes sur des affaires terminées ou dans lesquelles je m'étais embourbé lors des deux ou trois derniers mois. Je tournai les pages jusqu'à une toute blanche, sortis la mine de mon stylo et me figeai. Je n'avais rien à confier au papier. Je finis par écrire la date, le 10 septembre 2002, et un gros point d'interrogation. J'avais beau me concentrer de mon mieux sur ce que Hamre avait dit, j'ignorais tout de l'origine de ces preuves, et je ne voyais absolument pas pourquoi je ne les avais pas découvertes plus tôt.

D'un autre côté, j'avais un souvenir assez vague de pas mal de choses sur les quatre années ou presque qui s'étaient écoulées depuis que Karin avait brutalement été arrachée à ma vie. Les six derniers mois étaient plus clairs, grâce à une affaire sur laquelle j'avais enquêté et qui nous avait permis de nous trouver, Sølvi et moi. Mais les trois années précédentes étaient plongées dans l'obscurité, faite d'égarement et d'ivresse, d'ignominie et de honte, un parcours fait de caniveaux et de trous à rats, en compagnie de femmes et d'hommes avec qui je n'aurais pas aimé

être pris en flagrant délit, même aux heures les plus sombres de la nuit. J'avais accepté des missions que je n'aurais même pas osé manipuler avec des pinces à substances toxiques en temps normal, mais des niveaux auxquels Hamre m'avait fait descendre lors de la première confrontation dans son bureau, je n'en avais jamais atteint. Il y avait des limites, tatouées à l'intérieur de mon cœur, et je ne les franchissais jamais.

Pas plus tard que la veille au soir, j'étais avec Sølvi et sa fille dans leur appartement de Saudalskleivane. Une fois que Helene avait été endormie, nous étions restés un moment penchés sur son lit, comme si nous étions ses parents et comme si rien de mauvais ne leur était arrivé ces douze derniers mois. Helene ressemblait à un petit ange, dans son lit, ses cheveux blonds formant comme un voile de mariée sur l'oreiller. Elle avait dix ans et demi, c'était une belle petite fille au visage doux : joues rondes et bouche qui souriait facilement quand elle était éveillée. Ses paupières frémis-saient, et je ne pus m'empêcher de penser aux fois où Beate et moi avions regardé Thomas dans son lit, exactement de la même façon, dans un passé qui s'éloignait de plus en plus.

Au bout d'un moment, nous nous étions glissés dans le salon, où Sølvi avait un verre de vin rouge à finir, moi une dernière bouteille d'eau gazeuse, puisque l'idée était que je reprenne la voiture pour rentrer chez moi.

Quand elle eut terminé son verre, nous gagnâmes la chambre. La bouche de Sølvi avait le goût du vin rouge, elle était grande, enjouée, ouverte. Nous fîmes l'amour dans la pénombre, avec une fougue qui nous fit savoir que rien ne se périme, tant que le contenu est comestible.

Nous passâmes ensuite un moment à discuter au lit. Elle me tira l'oreille :

« Je me demande bien ce qui a pu me faire craquer chez toi.

– Je ne suis peut-être pas le mieux placé pour répondre à cette question », murmurai-je.

Elle émit un petit rire.

« En fait, je me demande si ce n'était pas une espèce d'instinct maternel.

– Et je t'en remercie ! » Je l'attirai vers moi pour l'embrasser comme jamais aucun fils ne l'aurait fait, pour la convaincre que ça avait nécessairement été autre chose.

« Je suis sérieuse, Varg. Tu avais l'air tellement perdu, d'une certaine façon.

– Rien n'y avait fait, autrement dit. »

Mais ça me convenait. Les autres possibilités étaient beaucoup plus ennuyeuses, en fin de compte.

Il était près de deux heures quand je m'assis au volant pour regagner mes pénates. Nous n'en étions pas au point de partager la table du petit déjeuner, pas quand Helene était à la maison en tout cas. Ça faisait quand même moins d'un an qu'elle avait perdu son père, et j'avais encore un bout de chemin laborieux à faire avant de pouvoir prétendre à ses yeux au titre de papa de rechange. Mais les bons jours, j'arrivais à me convaincre que j'étais sur la voie. Et la veille en avait justement été un : un bon jour, sans la moindre mise en garde quant à ce qui se profilait.

J'entendis soudain des clés dans la serrure, et je tournai la tête vers la lourde porte. Celle-ci glissa sur le côté pour laisser entrer Vidar Waagenes. Il n'avait pas l'air d'excellente humeur, lui non plus.

« Veum », constata-t-il en tendant la main.

Je me levai et le saluai.

« Merci d'être venu. »

Il fit un signe de tête vers la paillasse.

« On va discuter un peu avant de remonter voir Hamre, lança-t-il au gardien dans l'ouverture. Vous pouvez nous laisser, Johnsen. »

Johnsen hocha la tête et referma la porte, mais sans verrouiller cette fois.

Je regardai Vidar Waagenes. Il avait fini par devenir un homme d'une quarantaine d'années, mais il avait toujours un petit côté enfantin et maladroit qui pouvait le faire passer pour une proie facile dans une salle d'audience, une erreur dont beaucoup avaient fait les frais. Tout ce que je savais m'avait prouvé le contraire. C'était un avocat de tout premier ordre, il aurait été l'un des meilleurs de la capitale depuis longtemps s'il n'avait pas préféré Bergen, une villa dans les quartiers chic, à proximité du palais de justice, du café fréquenté par les juristes de tout poil et des autres endroits où il devait se rendre dans le cadre de ses fonctions ou de n'importe quelle autre occasion. Si quelqu'un pouvait me tirer du pétrin dans lequel je me trouvais, c'était bien lui.

Ses cheveux bruns étaient semés de gris, mais il avait toujours sa bonne vieille frange sur le front, ainsi que le geste pour l'en écarter. Il était bien mis, en costume gris, chemise blanche et cravate gris-bleu qui n'offenserait personne. Le regard rapide qu'il jeta sur ma propre tenue – un jean et un T-shirt noir enfilés à la hâte après le réveil prématuré quelques heures plus tôt – exprimait le contraire. Il m'aurait sans doute conseillé d'autres effets, si nous devions comparaître.

Il s'assit à mes côtés sur la paillasse et se tourna légèrement vers moi, dans une posture qui n'avait pas l'air très confortable.

« Donne-moi ta version de l'histoire, Veum.

– Ma version ? Je n'en ai pas.

– C'est ce que disent la plupart des gens, au début », répondit-il dans l'attente d'une suite.

Je me tortillai à côté de lui.

« Mais c'est vrai, Vidar. Je ne sais absolument pas de quoi il est question !

– Bon, soupira-t-il. Ce que m'a dit Hamre, c'est qu'on a trouvé des choses très, très compromettantes sur ton PC. Tu as des commentaires à ce sujet ?

– Que ça a éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Je n'ai jamais ouvert ce genre de page, je ne suis jamais allé sur un site comme ça. »

Il haussa les épaules.

« Ça aurait pu arriver dans le cadre d'une enquête.

– Oui, mais ça n'a pas été le cas. Dieu merci, je n'ai jamais eu à m'occuper de ce genre de cas. »

Il eut l'air un peu mécontent.

« On aurait pu s'en servir comme argument au tribunal.

– Si j'avais ouvert ces pages dans le cadre d'une enquête ?

– Oui.

– Tu me conseilles de mentir, Vidar ? »

Il plissa légèrement les lèvres, comme les avocats le font souvent quand ils veulent esquiver la vérité.

« Pas de mentir, mais... Disons que ça aurait été ta version.

– Même si ce n'est pas vrai ? »

Ses yeux pétillèrent, et il me fit un petit sourire.

« Merci, Veum. C'est la réaction que j'attendais. Si on s'en tient à la vérité, en principe, rien ne peut foirer.

- Ah non ?
- Non.
- Il n’y a jamais eu d’erreur judiciaire dans ce pays ?
- Oui, bon... sans doute.
- Mais tu es certain qu’on peut l’éviter dans cette affaire ?
- N’anticipons pas les ennuis, Veum. On a deux tâches importantes devant nous. On va monter discuter avec Hamre, essayer de savoir s’il accepterait d’éviter une mise en examen, mais j’en doute, à ce que j’ai compris au téléphone. Il y aura donc une audience de mise en détention, cet après-midi ou demain matin, et ce sera important. Tu es prêt à l’action ? »
- Je fis un large geste des bras.
- « Prêt à tout sauf à rester ici, en tout cas.
- On va demander à Johnsen d’envoyer quelqu’un nous chercher.
- Ils ne nous laisseront pas monter seuls dans les étages ?
- Pas un jour comme celui-là, j’en ai peur. »

Deux agents vinrent nous chercher. On aurait dit deux frères, un grand costaud et un plus petit. Ils avaient tous deux le crâne rasé, leur uniforme était bien repassé et ils avaient l'air de trouver que c'était toujours un plaisir de descendre aux enfers pour faire sortir de l'impasse dans laquelle il s'était fourvoyé un Orphée mélancolique.

« Un chacun », glissai-je à Waagenes. Il leva les yeux au ciel et nous guida hors de la cellule. Les deux agents nous conduisirent jusqu'au bureau de Hamre et nous abandonnèrent à ses occupants.

Hamre n'était plus seul. Il avait la compagnie de Beatrice Bauge, une femme étonnamment jeune pour porter le titre de juriste dans la police : j'aurais pu être son père. Ses cheveux blonds et raides étaient rassemblés en chignon dans la nuque, elle avait un menton volontaire et le regard le plus froid que j'aie vu depuis mon dernier passage à la banque. Je craignais qu'il ne faille pas attendre grand-chose de cette fille-là non plus.

Nous nous saluâmes bien convenablement, mais sans sourire. Il y avait une ambiance lourde dans ce petit bureau, comme si aucun de nous n'avait vraiment envie d'être là. Au moins, dans une agence de pompes funèbres, on décelait toujours un peu d'amabilité ; ici, rien. Hamre était gris, Beatrice Bauge avait les joues toutes rouges, Vidar Waagenes la tête de quelqu'un qui est en passe de miser toutes ses économies sur le mauvais cheval, et j'aurais pour ma part eu toutes les peines du monde à réaliser un salto arrière, même si on m'avait payé un million de couronnes pour ça.

Beatrice Bauge était en grand uniforme, le dos aussi droit que si elle dirigeait déjà la conférence de presse de la journée, ce qu'elle fut d'ailleurs la première à mettre sur le tapis.

« Vous savez tous de quoi il est question. Une conférence de presse a été annoncée à 18 heures, et je peux pratiquement garantir que ça fera la une de toutes les infos ce soir. »

Elle marqua un très court temps d'arrêt pour observer l'effet que ses mots produisaient en moi. Ils coulèrent comme autant

de mines sous-marines, prêtes à exploser à tout instant. Je sentis de nouveau la panique me saisir, et j'eus l'impression que la pièce entière basculait.

« Pas nommément, je suppose... » parvins-je à articuler.

Elle crispa les lèvres en une caricature de sourire.

« Non, nous n'irons pas jusque-là, mais vous savez déjà ce que les médias peuvent découvrir. Ils agissent souvent de façon très efficace avec leurs propres réseaux.

– Avec les vôtres aussi, à ce que je me suis laissé dire. »

Waagenes se racla la gorge.

« Écoutons ce qu'ils ont à dire, Veum. Il va falloir que ce soient des preuves solides, vu la hauteur à laquelle ils ont placé la barre. »

Cette fois, elle fit un vrai petit sourire.

« Ce serait difficile d'en trouver de plus solides. » Elle me reprit dans sa ligne de mire. « Dès que nous entamerons les auditions, vous serez confronté à diverses relations au sein d'un réseau international de pornographie, et en premier lieu à vos... » Ce fut son tour de se racler la gorge. « Comment dirais-je ? Collègues... des environs.

– Je n'ai pas de collègues !

– Ah non ? Connaissances, alors, peut-être.

– Non plus, pas du genre dont vous parlez.

– Ce matin de bonne heure, nous avons confisqué le PC que vous avez au bureau et le portable que vous aviez à la maison.

– Au bureau ! Comment êtes-vous entrés ?

– Nous avons reçu de l'aide.

– J'espère que vous avez pensé à verrouiller en partant ! »

Elle posa sur moi un regard plein de condescendance.

« Ces éléments sont à présent examinés par nos experts en la matière. Mais ils ont affirmé depuis longtemps que vous êtes un participant actif à l'échange de documents iconographiques, extraits de films et commentaires sur ce... Comment l'appeler... ce marché ? »

La pièce tournait de plus en plus vite autour de moi.

« Mais je n'ai pas... Des extraits de films ? Des commentaires ? Je n'ai jamais publié le moindre commentaire, même sur la page de l'équipe de foot de Bergen, et pourtant, ça, ça aurait été tentant ! »

Elle poussa un très gros soupir et se tourna de nouveau vers Waagenes.

« On vous transmettra bien entendu tout ce que nous détenons comme preuves. » Elle fit la grimace. « Pour le délassement de l'âme et un bienheureux souvenir.

– Alléluia, grommelai-je.

– Je crois que vous serez d'accord : ce que nous avons rassemblé suffit largement à demander une mise en examen. Je ne doute donc pas que la cour aille dans ce sens aussi dans une heure et demie, quand nous demanderons à ce que votre client soit incarcéré pour une période allant jusqu'à quatre semaines en première instance, avec privation du droit de visite et de correspondance.

– Privation du droit de visite et de correspondance ? Ce n'est pas ce qu'on fait de plus sévère ? »

Elle secoua légèrement la tête. Hamre remua un peu sur son siège ; il avait gardé un silence étonnant jusque-là.

« Pas du tout. Il faut empêcher toute communication entre les membres de ce réseau potentiel. Nous n'excluons pas que d'autres arrestations aient lieu au cours des vingt-quatre prochaines heures, mais nous ne doutons pas que les quatre personnes que nous avons pour le moment soient les meneurs sur le plan local.

– Les meneurs ?! » m'écriai-je, ne sachant toujours pas si j'entendais correctement.

Elle hocha la tête, sans rien ajouter.

Waagenes lança un coup d'œil inquiet dans ma direction.

« Nous allons bien sûr nous opposer à une mesure d'incarcération. Mon client affirme qu'il est complètement innocent de ce dont on l'accuse. Il n'a aucune connaissance sur la façon dont ces éléments sont arrivés sur son PC, nous affirmons qu'ils ont été déposés depuis l'extérieur – par un hacker qui a eu accès à son ordinateur.

– Nous le contesterons. Les détails techniques attendront le procès, mais nous sommes convaincus que c'est Veum lui-même qui a téléchargé ces éléments. »

Je ne pus que secouer la tête, découragé.

« Que puis-je dire d'autre ? Et cette bonne vieille règle disant que l'accusé a le bénéfice du doute, qu'est-elle devenue ?

– Le doute ? Quel doute ? répliqua sèchement Beatrice Bauge.

– Quand l’audience est-elle prévue ?
– À quinze heures précises.
– Alors je veux tout revoir dans le détail avec mon client avant.
On peut utiliser une pièce vide ici ? »

Elle haussa imperceptiblement les sourcils.

« Une pièce vide ? Et pourquoi pas une chambre ? Vous vous croyez dans un hôtel ? Vous vous contenterez des cellules de détention préventive. »

Hamre se tortilla de nouveau sur son siège.

« Nous avons besoin de tout le temps dont nous disposons, Beatrice.

– Oui. » Elle se leva, signifiant par là que la réunion était terminée.

Accompagnés de Charon et de son petit frère, Waagenes et moi reprîmes l’ascenseur pour Hadès. Je me demandai si je devais sortir une ou deux pièces de monnaie pour m’en couvrir les yeux, avant de me rendre compte qu’on m’avait aussi soulagé de mon argent liquide plus tôt ce jour-là. On ne pouvait même pas emporter la plus infime piécette dans l’au-delà, sous ces latitudes, par une journée d’automne précoce au tout début du vingt et unième siècle.

L'air contrit, Waagenes s'assit sur la paillasse et m'invita d'un geste à le rejoindre, tandis que l'agent verrouillait derrière nous. Le regard dans la porte leur permettait de tenir le client à l'œil sans devoir ouvrir. Hormis cela, c'était un endroit où l'on pouvait sans problème finir brusquement ses jours, si on était ivre mort en arrivant.

Waagenes se pencha vers moi.

« La première chose sur laquelle nous devons être parfaitement au clair, Varg, c'est la suivante, chuchota-t-il : Peux-tu me jurer, la main sur le cœur, que tu ne sais absolument rien de tout cela ?

– La main où tu voudras, Vidar, mais je t'assure que... vraiment, c'est tombé comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, oui, à travers le toit, si on veut, pour moi aussi. Quelqu'un a dû avoir accès à mes PC, directement ou depuis l'extérieur, si c'est possible. Je dois avouer que je n'y connais rien de rien. À la façon de le faire. Mais quelqu'un a glissé ces saloperies dans mes ordinateurs, et pas par inadvertance. Comment la police est-elle arrivée jusqu'à moi, par exemple ? Quelqu'un les a tuyautés ? »

Waagenes hocha la tête.

« Je vais essayer de le savoir. Et le cas échéant, tu ne vois absolument pas qui ça pourrait être ? »

Je haussai les épaules.

« Pas mal de gens ont fini par avoir une dent contre moi, au fil du temps. Quand ce n'est pas la mâchoire complète. Mais qui s'y connaîtrait assez en informatique pour se livrer à ce genre de chose... Ça peut aussi bien être un même de quinze ans que quelqu'un de mon âge. Plutôt ça, d'ailleurs, sans aucun doute.

– Oui ? répondit-il en fronçant les sourcils. À qui penses-tu ?

– Bof, personne. C'était surtout à titre d'exemple.

– Si nous essayons de dresser rapidement une liste, à quoi ont ressemblé ces dernières années, sur le plan professionnel ? »

Je passai une main dans mes cheveux et changeai de position. La paillasse était dure et inconfortable, mais ce n'était pas ce qui m'incommodait.

« Un peu plus tôt dans l'année, j'ai enfin bouclé une affaire vieille de près de vingt-cinq ans. »

Il hocha la tête.

« Oui ? Continue. »

– Mais c'était aussi la première véritable affaire que j'avais depuis... quelques années.

– Oui ?

– Je... » Ça me faisait toujours mal d'en parler. « J'ai perdu une amie dans le cadre d'une affaire, il y a bientôt quatre ans. Les temps qui ont suivi ont été... compliqués. »

Il fit un signe de tête pour montrer qu'il comprenait, et attendit.

« Ça... Ça s'est un peu emballé pour moi. Il y a eu un peu trop de... beuveries. »

– Mmm. Mais tu as continué à exercer ?

– Oui, mais je n'étais pas souvent à jeun. »

Son regard se plissa.

« Autrement dit... Les souvenirs que tu as de cette période, ils peuvent être assez flous ? »

– Oui, malheureusement.

– Bon... Ça ne va pas simplifier les choses. Laisse-moi te poser une ou deux questions. Que tu ne te rappelles pas tout ce que tu as fait pendant ces années-là, est-ce que ça peut vouloir dire que, malgré tout, – et sans t'en rappeler – tu as pu naviguer sur l'un des sites dont cette si délicieuse Mlle Bauge nous a parlé dans les étages ? »

Je le regardai avec ce qui pouvait faire penser à de la mauvaise conscience.

« Je m'en souviendrais, Vidar ! Je n'étais pas si décalqué. »

– Sûr ?

– Euh... oui. »

Je fermai les yeux. Je revoyais quelques situations, des gens, des femmes que j'avais côtoyées de différentes façons au cours des sombres années que je laissais derrière moi. Très, très peu d'entre elles avaient eu moins de cinquante ans. Et dans ces cas-là, elles se faisaient payer. Et je n'étais jamais devant un écran d'ordinateur, ou alors pour extorquer un tout dernier chiffre sur le site de la banque en ligne, avant la nouvelle relance pour une facture à régler. Sinon, l'écran s'éteindrait, comme toute lumière, à la maison comme au bureau.

« Mmm. » Vidar Waagenes avait l'air pensif. « Nous avons une audience de mise en détention dans quelques heures. Je vais aller t'acheter quelques vêtements. Tu ne peux pas te présenter en... Comme ça, là. » Il parcourut ma tenue d'un regard éloquent. « Dans l'intervalle, je crois que tu devrais réfléchir à la situation et voir si tu ne trouves pas quelque chose qui puisse servir au dossier. Je vais essayer d'avoir d'autres éléments – quels que soient ceux qu'ils voudront bien nous donner dès maintenant – de la part des supérieurs. Puis je reviens te chercher. Pour un peu que tu aies tiré le gros lot cette semaine, ça va grouiller de journalistes, là-bas, mais l'audience de mise en détention aura lieu à huis clos, je te le garantis. »

Je hochai la tête avec résignation et le regardai quitter la cellule. Quand il fut parti, je sortis mon bloc-notes et mon stylo meurtrier. Avant de commencer à écrire, je me laissai basculer lourdement contre le mur, fermai les yeux et me mis à réfléchir.

Les trois années après la mort de Karin avaient été comme une errance dans un paysage à la Salvador Dalí, contemplé depuis le fond d'une bouteille d'aquavit.

Les détails étaient étranges, souvent affreux, et je la revoyais régulièrement étendue sur ce littoral battu par les vents, la nuque tordue, entourée de montres fondues d'où le temps avait déraillé depuis belle lurette, de silhouettes humanoïdes aux visages grotesques, pas de corps, mais de longues jambes, comme autant de gigantesques araignées. À l'intérieur, la musique était assourdissante, à un volume inouï, des hommes faisaient s'entrechoquer des verres et des bouteilles avec la même force que s'il s'était agi de cymbales dans un orchestre symphonique, et des femmes court vêtues s'allongeaient pour retrousser leurs jupes et écarter les jambes, exhibant un coucher de soleil si souillé de pollution que le boulevard périphérique de n'importe quelle grande ville par un jour d'interdiction de circulation aurait fait figure de jardin d'Éden en comparaison. Et les loups hurlaient au-dehors. En appuyant mon visage contre la vitre, je voyais les animaux fabuleux les plus improbables : des faucheux à peau de mouton et défenses d'éléphant, des chiens dont les crocs auraient rivalisé avec ceux des tigres à dents de sabre, des chats aux pattes dardées de griffes acérées comme des épées, dégoulinantes de sang, des singes effectuant les mouvements les plus obscènes, dansant sur un autel devant un triptyque plein à ras bord d'images pornographiques, des illustrations si violentes qu'il m'arrivait de me réveiller en pleine nuit, en nage, convaincu que plus jamais je ne parviendrais à fermer les yeux, de crainte de revivre la même chose.

J'avais investi et quitté à maintes reprises ce paysage, une bouteille ou un verre à la main. Je me souvenais m'être agrippé à mon bureau, les yeux rivés sur le téléphone, comme dans l'attente d'un coup de fil de Karin, ou au moins d'un client. J'avais regardé la pile de factures grossir, et j'aurais fini par pouvoir jouer aux Sept familles avec, en étant sûr de gagner à chaque donne ; rien n'était plus facile que d'en trouver six identiques,

mais la catégorie « pioche » était remplacée par « encaissements », et j'avais l'impression de ne plus jamais pouvoir me débarrasser de toutes mes cartes. Les créanciers faisaient littéralement la queue à la porte de mon bureau, et les rares fois où un client montrait le bout de son nez, il repartait en général bredouille parce que j'étais trop bourré pour comprendre de quoi il était question.

Ça avait été la période la plus sombre de toute ma vie, et j'avais traversé quelques instants de black-out total, ce qui me faisait maintenant frémir : était-ce à l'une de ces occasions que j'avais commis ce dont Hamre m'accusait ? Étais-je coupable, tout bonnement ?

J'ouvris les yeux sur le mur sale et blafard en face de moi. Je sentis de nouveau que ma respiration avait des ratés, comme si mes poumons refusaient l'air que j'inspirais à cause d'une tresse de police enroulée autour de ma poitrine, si résistante que je n'avais pas la force de la rompre.

Je me forçai à me rasseoir comme il fallait. J'ouvris mon bloc, empoignai mon stylo et baissai les yeux sur la page vierge, en essayant de faire remonter des images, des noms, des instants de ces années noires.

Lentement, le brouillard se dissipa, et ils apparurent petit à petit, certains d'entre eux. Alors je me mis à noter.

Lorsque j'avais eu des nouvelles de Nils Åkre, mon vieil ami dans le milieu des assurances, par une journée nue et triste de février en cette première année du nouveau millénaire, la surprise avait été totale. À la suite d'une affaire aussi pénible que désagréable quelques années auparavant, toute communication avait cessé entre nous, avec des conséquences fatales pour mon économie personnelle et professionnelle. Après notre conversation, je restai un moment le regard perdu par la fenêtre. Le soleil bas dessinait la silhouette de Bryggen, de l'autre côté de Vågen, comme autant de dents de scie contre les habitations en arrière-plan, et la silhouette du mont Fløyen était aussi acérée qu'un kirigami, gris foncé sur le ciel bleu clair.

Puisque j'avais déjà bien entamé la première bouteille d'aquavit de la journée, je fus contraint de gagner Olav Kyrres gate à pied pour prendre un bus à destination du quartier du Fyllingsdal, où il avait son bureau. Il ne me fallut pourtant pas plus de trois quarts d'heure pour me trouver à l'accueil de la compagnie d'assurances, où une fille trop récente dans la maison pour m'avoir déjà vu épingla un badge de visiteur sur le revers de mon manteau et m'expliqua comment rejoindre le bureau de celui que j'étais venu voir. Je grommelai quelques mots pour lui faire comprendre que les lieux ne m'étaient pas inconnus, elle répondit par un sourire bien élevé, en digne représentante de cette institution réputée pour toujours vouloir servir le client, en tout cas jusqu'au moment où on avait besoin d'eux.

Nils Åkre éprouva quelques difficultés à croiser mon regard, mais je ne pus savoir avec certitude si c'était parce qu'il avait encore mauvaise conscience après notre dernière entrevue ou parce que mon propre regard n'était pas des plus stables. Nous finîmes par nous observer avec le même aplomb que deux timides adolescents lors de leur tout premier rendez-vous galant, et il m'invita d'un grand mouvement de bras à m'asseoir dans le fauteuil clients avant de prendre place sur son siège de l'autre côté du bureau.

Je me demandai s'il avait eu besoin de manger pour se rassurer, depuis que je ne l'avais plus vu, car il avait sans aucun doute atteint un poids à trois chiffres, et pas à la suite d'une augmentation de sa masse musculaire. Il s'était glissé dans un costume dont les coutures menaçaient de rendre l'âme à tout instant, mais il était paré d'un beau gros nœud de cravate, peut-être censé l'aider à s'ancrer dans l'existence. La cravate était du même bleu que le ciel au-dehors, mais le soleil ne brillait pas tellement dans son regard qui ne cessait de papillonner, sans jamais se poser.

Il évita la moindre tendance aux papotages et alla droit au but.

« Comme je te l'ai dit au téléphone, Varg, j'ai une mission pour toi. » Je ne fis aucun commentaire, et il embraya illico. « Si nous faisons appel à toi pour cette affaire, c'est parce que nous n'avons personne d'autre à qui nous adresser. »

C'était l'un des compliments les plus douteux que j'avais entendus ces dernières années, et je m'abstins là aussi de tout commentaire.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, comme si la réponse aux mystères de l'existence se trouvait de ce côté-là.

« Tu t'es peut-être demandé pourquoi tu n'avais plus de nouvelles de nous depuis un moment... »

À la vérité, non, compte tenu des mots sur lesquels nous nous étions séparés la fois précédente.

« Mais il s'est trouvé qu'au fil du temps, nous sommes devenus presque autosuffisants dans ce que j'appellerais... ton domaine.

– Oui ?

– Les recherches, ajouta-t-il comme si je ne comprenais pas. Il y a de plus en plus de policiers qui veulent nous offrir leurs services, même avant l'âge de la retraite, mais la plupart du temps après. »

Je hochai la tête. J'étais au courant. Le marché ne m'était plus favorable. Et je ne pouvais pas me consoler avec un âge de départ en retraite anticipée. À ce que j'en savais, les détectives privés ne bénéficiaient d'aucune allocation dans ce cas de figure.

« Mais aujourd'hui, c'est justement l'un d'entre eux qui nous pose problème.

– Un policier ?

– Une affaire de merde, en vérité, mais... Si nous ne pouvons pas renvoyer de vieux collègues, nous pouvons en démarcher d'autres.

– Et parmi les encaisseurs que tu connais, j'étais le premier de la liste ?

– Encaisseur ?

– Oui, j'imagine que c'est de créances qu'il s'agit ? Je sais tout à ce sujet, et je suis modeste.

– Eh bien... Oui, c'est ce genre-là. Tant de factures impayées et si peu à grappiller que même le juge des saisies a jeté l'éponge. Chez nous, c'est d'une assurance auto qu'il est question.

– Il n'y a plus qu'à confisquer ce qu'il possède, non ? Le véhicule, la maison, d'autres biens immobiliers ?

– C'est là que le bât blesse. Il ne lui reste rien... de tout ça. Pas même le véhicule concerné par ce contrat. Et pour lequel il n'a pas payé durant les dernières années où il l'avait en sa possession.

– Certains y arrivent, grondai-je avec une pointe de jalousie.

– Il touche sa retraite, et basta. Mais nous le soupçonnons d'avoir des choses à l'ombre.

– Ah oui ?

– Si on peut dire. Il crèche chez une amie à Fusa. Elle a une maison, une voiture, et ça ne s'arrête pas là. Il faut ajouter une propriété en Espagne, où ils passent la majeure partie de l'hiver. En deux mots, pas de problème côté finances.

– Il a fait un bon coup en se mariant ?

– Ils ne sont pas mariés. Une amie, j'ai dit. Pas de bien en commun, donc rien que nous puissions confisquer chez elle.

– Sur quoi a-t-elle bâti son patrimoine ?

– Une ferme piscicole, vendue quand son mari est mort.

– Un secteur lucratif, ai-je cru comprendre.

– Il y a pire.

– Et que prévois-tu que je fasse dans cette histoire ? »

Il se pencha par-dessus son bureau, dans la limite permise par sa bedaine.

« Je veux que tu ailles les voir, pour essayer de te faire un aperçu de leurs biens meubles, et s'il n'y aurait pas quelque chose qui lui appartienne à lui, en propre. Ça comprend tout, de l'équipement piscicole aux montres, en passant par tout autre objet de valeur.

– Mais tu m’as dit... On est en hiver. Alors ils doivent être en Espagne ?

– Ils repasseront pour... un enterrement, je crois. Si tu as de la chance, tu arriveras à les voir avant qu’ils ne repartent.

– Pas de leur famille proche, j’espère.

– Non, c’était un voisin, si j’ai bien compris. »

Mes épaules frémirent, ce que j’interprétais comme un symptôme de stress. La mission ne me remplissait pas d’enthousiasme.

« Je vais te citer, Nils. C’est une affaire de merde. »

Il pinça les lèvres et me regarda pensivement avant de répondre.

« Ce sont les affaires de merde qui nous font vivre, Varg. Les grosses, c’est pour la justice. Ne me dis pas que tu n’as pas besoin de cet argent ! » relança-t-il, voyant que je ne réagissais pas.

Je ne le dis pas. Nous conclûmes que je me chargerais de cette mission. Je notai les noms et adresses de ceux sur qui je devais enquêter. Le policier, qui avait exercé à Bergen, s’appelait Sturle Heimark, et à en croire Åkre, il était divorcé et sans enfant. Son amie de Fusa s’appelait Nora Nedstrand. Heimark avait soixante et quelques années, son amie environ cinquante. Nous signâmes les documents nécessaires, et je priai Åkre de virer une avance sur mon compte en banque, à cet instant plus vide que les tribunes d’un stade de foot un vendredi saint. Je fourrai les papiers dans ma poche intérieure et pris congé, descendis et me rendis à l’arrêt de bus le plus proche pour rentrer en centre-ville.

J’essayai de ne pas y penser, mais la réponse était sans appel. Si je voulais aller à Fusa le lendemain, il fallait que je saute sur ma bouteille d’eau aussi prestement que je sautai dans le bus quand il finit par arriver.

La Toyota Corolla est une amie pleine de patience. Même si son propriétaire n'a été en état de conduire que deux ou trois fois sur les six derniers mois, elle attend sans broncher le long d'un trottoir d'Øvre Blekevei. Quand je tourne la clé de contact après m'être installé au volant, elle démarre sans protester, pas même un soupir de soulagement de pouvoir enfin faire un peu d'exercice.

Au lendemain de ma visite chez Nils Åkre, les nuages étaient arrivés de l'ouest, comme le saumon revient dans la rivière qui l'a vu naître après avoir vadrouillé pendant des mois. Mais la température était d'environ 5 °C, alors il tomberait de la pluie et non de la neige, un avantage certain puisque je n'avais pas monté les pneus hiver depuis ma dernière virée en voiture.

Le chemin le plus court pour rejoindre Fusa passait par Os et le bac entre Hatvik et Venjaneset, une traversée d'une douzaine de minutes qui permettait tout juste de se dégourdir les jambes, d'aller aux toilettes ou de boire un café rapide si on avait la chance de ne pas se retrouver trop loin dans la file d'attente au comptoir de la cafétéria. Je restai plutôt dans la voiture, pour relire les quelques notes prises pendant mon entrevue avec Nils Åkre. Je sentais que je n'étais pas en forme, et je ne savais pas par quel bout attraper cette affaire. Mais l'avance perçue m'engageait, bien qu'elle n'ait pas eu besoin de plus de quelques heures matinales pour s'évaporer vers les terrains des paiements éternels, sans aucune possibilité pour moi de la revoir. Au moment d'accoster à Venjaneset et de quitter le gros complexe industriel tout près des quais, je n'avais pas beaucoup progressé. En revanche, la pluie avait fait son apparition.

Arrivé au premier carrefour, je pris à droite vers Strandvik, me garai devant le supermarché du coin et sortis mon atlas routier. Après examen de la carte, je redémarrai et longeai le Fusafjord. De l'autre côté, j'avais Osøyro et le littoral entre Solstrand et Hatvik, dominés par le Møsnuken. D'après mes notes, Nora Nedstrand vivait dans une maison individuelle des années 1980. Pour me repérer, je devais me servir de la maison

du voisin le plus proche, un assez gros bâtiment ayant naguère appartenu à une fabrique d'articles de pêche, à présent désaffecté et occupé par une entreprise locale qui importait du matériel informatique.

Il ne me fallut pas longtemps pour arriver. Pour une raison inconnue, je ressentais ce qui faisait désagréablement penser à des palpitations, et ma bouche était si sèche que je finis par me maudire de ne pas avoir acheté au moins une bouteille d'eau. Je me rangeai le plus loin possible du milieu de la chaussée et pris un moment pour réfléchir à la suite des événements.

Le grand bâtiment avait été blanc une vingtaine d'années plus tôt. La peinture s'écaillait à présent, en dévoilant le bois brun en dessous, comme un animal empaillé victime des griffes du temps. Le nom à moitié effacé de l'entreprise d'origine était encore lisible sur la façade : *NEDSTRAND FISKEREDSKAPA/S*. Une grosse camionnette bleue était garée devant l'entrée, et quelques jeunes types en déchargeaient des piles de cartons. Ils s'interrompirent pour lancer un coup d'œil méfiant dans ma direction. En ville, on pouvait s'arrêter le long du trottoir et ne plus bouger sans que ça suscite la moindre réaction. Ici, à la campagne, on passait aussi inaperçu qu'un escargot sur la piste d'un hippodrome, et rares étaient les parieurs potentiels sur votre numéro.

Je descendis de voiture, verrouillai et, tout en faisant semblant de ne pas les remarquer, je me dirigeai vers la boîte aux lettres verte au bout de l'entrée du bâtiment voisin, une maison individuelle grise à fondations chaulées, protégée des regards par une épaisse haie de thuyas. Du coin de l'œil, je vis les jeunes échanger quelques mots avant de poursuivre leur travail.

Je vérifiai le nom sur la boîte. Seul *Nedstrand* y figurait, mais ça indiquait au moins que j'étais au bon endroit. Je levai les yeux sur la maison. Il y avait de la lumière à plusieurs fenêtres. Je haussai les épaules et remontai sans me presser l'allée de graviers, bordée de rhododendrons et autres buissons, en me demandant pour quelle approche j'allais opter, l'intelligente ou la stupide.

À droite de la maison, je vis un garage ouvert sur l'avant d'un 4x4 très à la mode, un Mitsubishi Outlander gris foncé. Le numéro d'immatriculation correspondait à celui que Nils Åkre m'avait donné.